

Danielle Mémoire

Mes oncles, II



Mes oncles, II

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

DANS LA TOUR, 1984

TROIS CAPITAINES, 1987

PARMI D'AUTRES, 1991

LECTURE PUBLIQUE SUIVIE D'UN DEBAT, 1994

MODÈLE REDUIT, 1999

BIS REPETITA, 2000

LES PERSONNAGES, 2000

LE PRINTEMPS DU CORPUS, 2001

FAUTES QUE J'AI FAITES, 2001

LES ENFANCES CORPUS, 2003

UNE PIÈCE ECRITE EN COLLABORATION, 2004

Danielle Mémoire

Mes oncles, II

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2004
ISBN : 2-86744-994-4
www.pol-editeur.fr

MES ONCLES, II

Quand le chat-huant n'est pas là, les chauves-souris dansent, disait mon grand-oncle Archambault.
Il n'était pas le seul.

Procéder à une mise en place rapide ; ou n'y pas procéder, mais un de mes oncles, laisser qu'il y procède.

Mon grand-oncle Athanase procéda à la mise en place.

Supprimer les parenthèses.

(Ce sont les signes desquels il est ici question : les deux parenthèses, respectivement d'ouverture et de fermeture ; maintien du contenu.)

Ce serait mon grand-oncle Athanase qui procéderait à la mise en place.

Il évoquerait la forme *Perdriole*.

C'était à mon oncle Alfred que nous devons la forme *Perdriole*.

Question des liens de parenté.

On ne s'y attarderait pas.

– Mais des cousins de mon père, a dit Aldonze, ou de ma mère, des cousins germains, des cousins issus de germain, ou plus éloignés encore, mais de leur âge, je les appelai « mon oncle ». Ou bien un grand-oncle, mon grand-oncle Archambault, m'adressant à lui, je l'appelai « mon oncle ».

– On s'en fiche, a dit Marthe.

Nous n'en avons cure, a-t-elle dit.

Question du locuteur.

– J'étais ce locuteur, a dit Aldonze.

(« Ne l'étais-je pas ? » a-t-elle dit.)

Il y a, a-t-elle dit, tout ce qu'on ne peut pas ne pas écrire.

Tout ce *rebut*.

Il y a contrainte et contrainte, a-t-elle dit.

Des références qu'elle n'eût pas eues.

Rechercher *Lazare*.

Question du temps.

– Tout ce, a dit Marthe, que tu n’as pas connu : les hypermarchés, le Réseau express régional, les ordinateurs domestiques.

Nous ne trouvons pas mention de Lazare dans *Les Personnages*. C’est une grave faute que nous avons faite. Nous n’étendons pas la recherche à l’ensemble des documents.

– Et ce paragraphe n’est pas à sa place, a dit Aldonze, c’est une autre faute.

Exercice 1 : Quelques énoncés ne sont pas à leur place. Lesquels? Pourquoi?

– Mais pourquoi, a dit Aldonze, cette place n’est pas la leur, ou pourquoi, cette place n’étant pas la leur, ils l’occupent néanmoins?

– Les deux, a dit Marthe.

C’est très partiellement seulement que la question de la personne grammaticale recouvre celle du locuteur.

Cette mention n’est pas à sa place.

En quoi cette place n’est pas la sienne, et pourquoi, cette place n’étant pas la sienne, ladite mention l’occupe néanmoins (c’était « en quoi » qu’il fallait dire).

La question ci-dessus fait l’objet de l’exercice 2.

– Mais est-ce bien la question, a dit Aldonze, qui fait un tel objet? Est-ce que ce n’est pas plutôt la réponse?

Orléans.
Beaugency.
Notre-Dame de Cléry.
Vendôme.
Vendôme.
(Ou en manière de cul-de-lampe.)

Un livre que nous écrivions, nous l'intitulions
Alfred.

– C'était mon oncle Alfred, a dit Aldonze.
Ou, plus précisément (je cite) :

On ne cite pas.

Ou, du moins, peut-être ne cite-t-on pas pour
l'instant, mais intercale-t-on ce fragment de journal,
le 9 novembre 2002, qu'il faut à présent rédiger.

Journal de l'auteur, le 9 novembre 2002.

J'hésite à intercaler, où j'en suis du texte que
j'envisage pouvoir faire *Mes oncles, II*, et me retrouve
à écrire n'ayant guère eu que l'intention de sauver,
parmi les piètres calembours, mais qui les faisaient
tant rire, celui qu'un minimal souci de réalisme
peut attribuer à oncle Archambault, la narration,
que je prévois inextricable, de ce qui m'arrive à
l'instant.

Ce n'est pas la narration qui est inextricable.

Question de l'inextricable dans la narration, que
je renvoie à plus tard.

Au cours de l'été 1999, l'une parmi les multiples versions d'*Alfred* dont je n'ai achevé aucune (et que, sous le titre d'*Alfred*, je pense avoir toutes perdues : je crois me rappeler les avoir, à un moment donné, regroupées au sein d'un unique fichier que j'intitulais *Alfreds* – recherche de fichiers; nom de fichier : *Alfreds*; rechercher; recherche approfondie; type de fichier : document Word; emplacement : Frère Jean; créé le?; jusqu'au?; auteur : moi-même; fichiers trouvés; appuyer sur la touche Escape pour arrêter; liste des fichiers : aucun fichier n'a été trouvé. N'en subsistent pas moins, identiques, et le départ de divers brefs virtuels ouvrages, eux-mêmes abandonnés, tels que *De près ou de loin*, *L'Examen d'entrée dans Brioine*, *Bas abîme*, dans les fichiers correspondants, les premières pages), cet identique début d'*Alfred* s'est soudain trouvé verser dans le bref virtuel ouvrage que j'ai intitulé *Mes oncles*, lequel était lui-même, ou n'était pas (en effet, je me souviens mal), appelé à verser dans *Bas abîme*.

Est-ce que c'est *Bas abîme* qui a versé dans *Mes oncles*, ou est-ce que c'est *Mes oncles* qui a versé dans *Bas abîme*?

La comparaison des deux textes, à laquelle je ne souhaite pas me livrer ici, permettrait sans doute de répondre à cette question.

Un effort de mémoire permettrait d'y répondre. Je fais cet effort, je réponds à la question.

Des considérations de dates y répondent, qui ne vont pas jusqu'à expliquer comment, pourquoi et quand (à quel moment du texte) *Mes oncles* a pu verser dans *Bas abîme*.

N'importe quoi que j'écris, n'importe quand, je dois le retenir de verser dans *Bas abîme*.

Dans l'un ou dans plusieurs des brefs virtuels ouvrages desquels je suis l'auteur unique, j'expose brièvement, sous la plume d'un auteur que je suis ou ne suis pas, la mésaventure qui est, par la suite, advenue à *Mes oncles*.

Je reprends ici l'une quelconque de ces expositions :

« [...] Toutes les phrases entre guillemets ont disparu, et les guillemets avec, dans le cours, je suppose, du transport d'un ordinateur à l'autre.

J'ai effectué ce transport à un moment où je ne travaillais pas à *Mes oncles*, et n'ai pas vérifié. J'ai ensuite écrasé la version de *Mes oncles* sauvegardée sur deux disquettes Zip en y transportant l'ensemble du dossier *L.M.*¹.

Le seul endroit où se trouve aujourd'hui, peut-être, et où s'est en tout cas trouvée longtemps, une version de *Mes oncles* avec guillemets et phrases entre, c'est mon ancien ordinateur, et c'est la noblesse roumaine qui le possède, à qui je l'avais prêté, et qui ne me l'a pas rendu. »

1. *Un livre modèle.*

Je ne crois pas, ou un autre auteur, que je ne serais pas, ne croit pas, devoir préciser que j'ai tenté (un auteur, du reste, que je ne serais pas pourrait n'avoir pas tenté) de remédier à ces lacunes. Et qu'il l'ait lui-même tenté, ou qu'il ne l'ait pas tenté, du moins n'avons-nous persévéré ni lui ni moi.

Comment il se faisait que je me trouvais avoir deux versions de *Mes oncles*, l'une, isolée, dans *Frère Jean*, l'autre dans le fichier *Livres* du dossier *Lit & ratures*, c'est ce dont je m'apprête si bien à dire que je l'ignore que le tour de cette phrase, si peu que ce soit concevoir, n'a guère été conçu que pour me mener à le dire, lorsque je m'aperçois que je ne l'ignore pas.

Comment cela se faisait, c'est ce que de bonnes raisons me font croire pouvoir savoir.

Je n'énonce pas ces raisons.

Je les énonce : j'ai dupliqué le texte tronqué, auquel je n'avais pas renoncé à l'époque (comme à l'ébauche d'un bref virtuel ouvrage, je n'y avais pas renoncé encore ; et aussi bien continua-t-il, lorsque j'y renonçai enfin, de fonctionner à titre de rebut).

Sur le ou les exemplaires dupliqués, j'ai effectué un certain nombre de manipulations, telles que changement de fonte, que je redoutais dangereuses, et qui ont été seulement inefficaces. Je ne pense pas qu'« exemplaire » puisse être le mot.

Ajouté après coup, quoique peu, le paragraphe précédent contredit, par sa position dans l'ordre du récit, à la chronologie des gestes.

Ou pas (ici, de nouveau, je me rappelle mal) : je puis, sans doute, avoir d'abord tenté de corriger matériellement une erreur matérielle (soit, par les moyens que l'informatique mettait à ma disposition, un accident lui-même informatique); mais je puis aussi avoir commencé par compter sur mes propres forces.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, ou que je l'ai laissé entendre, mes propres forces ne suffirent pas.

Un rectangle jaune, un *post-it*, un aide-mémoire, m'accueille chaque jour à l'ouverture de mon ordinateur, dont je ne parviens pas à me débarrasser (d'aucuns souriront, mais d'autres ont souri, qui se faisaient forts de me venir en aide, et n'ont, pour finir, pas échoué moins que moi).

Le rectangle jaune porte, en ce moment, le numéro de téléphone, trouvé par minitel, et l'adresse de la personne que je dois depuis six mois remercier de l'envoi de son beau livre, où a longtemps figuré (et qu'il se peut que je ne me rappelle que parce qu'il y a figuré si longtemps; je n'apporte ici cette précision que m'émerveillant de sa maladresse; plusieurs formulations autres que j'en tente par-devers moi, elles sont maladroitement de même; visant à plus d'élégance, les suggestions devront être adressées à l'éditeur, qui fera suivre) l'avertissement que voici : « La version partiellement rétablie de *Mes oncles* est celle qui se trouve dans Frère Jean. »

Je n'ai, un beau jour, plus pu supporter de lire cet avertissement.

Je ne m'attarde pas ici à la locution « un beau jour ».

Le 10 novembre 2002.

Je dois m'interrompre, hier, sur les trois heures : j'attends des ramoneurs ; ils viennent, ce qui vaut bien d'être noté. Ils sont extrêmement aimables, et l'un d'entre eux, auquel je donnerais entre trente en quarante (l'autre doit dépasser de peu la cinquantaine) s'exprime dans une langue singulièrement soutenue. On ne sait jamais, de nos jours, qui l'on va trouver dans l'exercice de quel métier.

Ce sont de vrais ramoneurs (des fumistes), employés par une entreprise qui figure dans les pages jaunes de l'annuaire du téléphone, et non pas de ceux qui sonnent à la porte, et ne montent pas sur le toit.

Envers de tels usurpateurs, mes vrais ramoneurs sont sans hostilité : « Il faut bien vivre. » Ils n'en confirment pas moins, ce que, pour ma part, je n'ai appris que depuis peu, et constate assez autour de moi que l'on ignore (que l'on est d'autant moins enclin à soupçonner que l'on gardera présentes à l'esprit les images caduques d'un métier itinérant), pour croire devoir le faire

connaître à la population de mes lecteurs : celui qui sonne à votre porte sous le prétexte de ramonage, dans le meilleur des cas, il ne fera rien qui vaille ; dans le pire, outre les dégâts dont il se peut qu'il soit la cause (une plaque de cheminée qu'il ne remettra pas en place ; la suie qu'il répandra sur vos tapis), il ne sera venu chez vous que pour y prendre ses repères. Il y a des bandes, des gangs, des maffias.

Ramoneur! Ramoneur!

Je chante.

Du petit opéra de Benjamin Britten, je ne connais que l'adaptation française.

Je n'ai pas avancé depuis l'été dans le bref virtuel ouvrage que, à mon tour, j'intitulais *Faisons un opéra*.

Mes vrais ramoneurs – brève réflexion sur cette manière, hexagonale seulement, ou bourgeoise en outre (et que des amis étrangers, à la fois, et progressistes *épinglent*), d'user du possessif à l'endroit de gens de métier ; aussi bien y a-t-il des nuances : mon éditeur, mon médecin, mon plombier, mon curé, mon jardinier ; autre encore, me semble-t-il – plus proche de celui-ci, et latine peut-être, une citation bourdonne à mon oreille, que je ne parviens pas à arrêter –, l'usage que j'en fais ici : plutôt comme sont nos moutons, lorsque nous y revenons. Puis une réflexion ? Ce n'est pas une réflexion.

Après « réflexion », la tournure interrogative n'est pas celle qui me vient spontanément ; ce que j'écrirais plus spontanément, c'est : « puis une réflexion – ce n'est pas une réflexion », que, pour un seul paragraphe, interdit l'excès, déjà, des tirets.

Il peut m'arriver, dans des circonstances voisines, de revenir en arrière et de substituer, à un tel premier tiret, une parenthèse ; il peut m'arriver, dans le cours d'une longue phrase, et parce que, les unes dans les autres incluses, et plus spécialement si elles ne sont pas contiguës (à l'emploi de parenthèses contiguës, je ne fais jamais que me résoudre – contiguës, les parenthèses en tant que signes typographiques ; incluses, les parenthèses en tant que phrases entre ; je n'ai pas, ici, à la campagne, le dictionnaire de rhétorique où vérifier le nom de la figure, d'ailleurs de la licence et, pour tout dire, de la faute à laquelle je ne m'en autorise pas moins à succomber –), parce que, incluses, des parenthèses demeurent plus lisibles que ne sont, inclus, des tirets, il peut m'arriver de me retrouver dans la nécessité d'intervertir systématiquement tirets et parenthèses ; à cela de même je ne fais que me résoudre, qui m'apparaît toujours comme une déperdition, je ne saurais, toutefois, dire avec certitude si quant au sens, plutôt, ou plutôt quant au timbre.

La parenthèse n'a pas même fonction, ni ce ne sont, qu'il lui reviendra de marquer, incisives de même espèce (car il y a plusieurs espèces d'incisives : plusieurs espèces selon la parenthèse, et plusieurs selon

le tiret) qu'il en va selon le tiret; la parenthèse, d'autre part, sonne autrement que ne fait le tiret.

Je dois le préciser : je n'ai jamais, à la relecture – ou j'ai rarement : le cas ne s'est-il pas présenté où j'entreprenais de ré-inverser avant de comprendre pourquoi (soit, en général, du fait des tirets, de quelque engorgement) j'avais opéré une première inversion? –, j'ai rarement, à la relecture, conscience d'avoir opéré cette inversion : où je rencontre une parenthèse, c'est une parenthèse que je déchiffre – que je comprends, que j'entends : c'est en clef de parenthèse que le texte, pour moi, se chante –, et où un tiret, un tiret.

De là, peut-être, en partie, ordinairement mal assignable, lorsque je me relis, mon constant mécontentement.

L'application Microsoft Word a quitté inopinément (elle avait déjà trois fois inopinément quitté) car une erreur de type 11 est survenue; depuis « Puis une réflexion? Ce n'est pas une réflexion », j'ai poursuivi à la plume, dans mon cahier de sanscrit.

Sur la fin de ses jours, mon grand-oncle Athanase étudia le sanscrit.

De la pensée que, à mon habitude, je n'aurais sans doute pas le courage de recopier suit un sentiment d'impunité, au demeurant tout relatif (reste, en effet, que je rature beaucoup : quatre à cinq lignes qui précèdent cette parenthèse, je les rature), et

qu'on croirait à tort présider au ton de ces pages ici (dans mon cahier de sanscrit, ce sont trois pages : mon écriture enfle avec ma vue qui baisse).

Des pages analogues, j'en ai produit plus qu'à mon tour, et, plus qu'à leur tour, des personnages que j'ai produits.

J'ai eu, jusqu'ici, et le plus souvent, la décence, les uns et les autres, que ce ne soit pas *au jour*.

Près des restes d'un feu, un épais manuscrit que nous trouvâmes ; et pour toute sa matière, les tirets et les parenthèses.

– Mais voulez-vous dire, Archambaud, ai-je dit, qu'on n'y lisait que tirets et parenthèses ?

– C'était tout comme, a dit Archambaud Blot.

De ma vie jusqu'ici, je n'avais jamais encore écrit « c'était tout comme ».

S'il survient une erreur de type 11 avant que j'aie fini de recopier ces trois pages, je les laisserai se perdre dans mon cahier de sanscrit, où personne jamais n'ira les rechercher.

– Toutefois, a dit Archambaud Blot, et, il est vrai, considérable (je le tenais, de son vivant, pour le plus grand auteur vivant ; je n'aurais pu, quand il fut mort, aller jusqu'à le dire le plus grand auteur mort ; aussi cette mort me laissa-t-elle sans voix), tel auteur, donc : lui aussi entreprit l'étude du

sanscrit, dans laquelle, sans doute, il n'avança guère. L'album de la « Pléiade » qui lui est consacré n'en juge pas moins bon de reproduire (et, somme toute, cela émeut), l'alphabet nagari tracé de sa main malhabile.

Près des restes d'un feu, un cahier de sanscrit.

S'il ne survient pas d'erreur de type 11 avant que j'aie fini de recopier ces pages, je les conserverai envers et contre tout.

– C'est ce qu'on dit, a dit Archambaud Blot.

Suivent ici trois pages dont aucune ne consiste en autre chose qu'en tirets et qu'en parenthèses.

Lundi, 11 novembre 2002.

Revenons à nos moutons, 1.

Mes vrais ramoneurs, samedi, travaillent rondement, et en ont fini sur le coup de cinq heures, ce qui me laisse le temps d'attraper le dernier train, et d'arriver à Brioine¹ pour le dîner.

Revenons à nos moutons, 2.

À proprement parler, non moins que la version

1. L'auberge de Brioine.

N° d'éditeur : 1851
N° d'imprimeur : 04-
Dépôt légal : février 2004

Imprimé en France



Danielle Mémoire
Mes oncles, II

Cette édition électronique du livre
Mes oncles, II de DANIELLE MÉMOIRE
a été réalisée le 27 janvier 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2004
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782867449949)
Code Sodis : N45190 - ISBN : 9782818007105
Numéro d'édition : 2773